

23-7

Fond doctrinal pour un sermon sur la dévotion
au Coeur Douloureux et Immaculé de Marie.

1. La dévotion expresse au Sacré-Coeur de Jésus
remonte au XIII^e siècle.

Au XVII^e siècle le culte devient public et officiel. Saint Jean Eudes composa un office et une messe du Sacré-Coeur pour sa Congrégation, en 1670. En 1675, le 16 juin, à Paray-le-Monial, le dimanche de la Fête-Dieu, le Christ montra son Coeur à une des filles spirituelles de saint François de Sales, Sainte-Marguerite-Marie Alacoque, et lui demanda de faire établir une fête du Sacré-Coeur, le Vendredi qui suit l'Octave du S. Sacrement. En 1765, Clément XIII approuva la fête et l'office du Sacré-Coeur, et en 1856, Pie IX l'étendit à l'Eglise universelle. (Voir l'historique dans le Missel quotidien de Dom Lefebvre, à la messe du Sacré-Coeur de Jésus: Miserebitur) — ^{maintenant} — Marquons/que pour instruire le peuple, la liturgie est "d'une plus grande efficace que les documents du Magistère ecclésiastique même les plus graves". (Pie XI, Encycl. Quas Primas, 1925. Item Pie XII, Encycl. Mediator Dei, et Constit. apostolique Munificentissimus Deus.)

2. Matériellement, l'objet de cette fête est le
Coeur de chair du Dieu incarné; formellement,
c'est l'immense charité dont ce Coeur est le
symbole. Or, il est très important de noter
que l'objet de cette fête n'est pas borné au
Coeur doux et humble du Christ (Postcomm.),
ni à la miséricorde du Coeur triomphant
(Introït et Oraison), mais aussi au Coeur du
Christ dans l'oeuvre méritoire de la Passion,
comme le Graduel nous le rappelle: "O vous
tous qui passez par le chemin, faites atten-
tion, et voyez s'il est une douleur semblable
à ma douleur. Comme il avait aimé les siens
qui étaient dans le monde, il les aima jus-
qu'à la fin." Voir aussi le Trait, l'Alléluia,
l'Evangelie et la Communion. — Donc, bien que
le Christ soit maintenant triomphant à la
Droite du Père, nous commémorons toujours,
même dans le Canon de la Messe quotidienne,
sa Passion douloureuse, et nous marquons par
une fête spéciale, venant après toutes les fêtes
du Christ dans le cycle liturgique, son Coeur
triomphant et débordant de charité, mais dou-
oureux aussi jusqu'à la mort où il nous a ra-
chetés à la vie. Et tout cela nous l'exprimons
déjà dans la très simple invocation de "Coeur
de Jésus", puisque Jésus ne veut pas dire autre

chose que Sauveur. Or, pourquoi nous a-t-il sauvés? Il aurait pu le faire par la seule Incarnation. Mais nous savons le moyen qu'il a réellement choisi et par lequel il a mérité le nom de Sauveur.

3. La fête de la Compassion de la B.V.M. fut étendue à toute l'Eglise par PieVII, en 1817; le Bienheureux Pie X l'a élevée, en 1908, au rang des solennités de 2e classe. Cette fête a pour objet la part que la Vierge-Mère a prise au sacrifice du Sauveur (Evangelie) et qui avait été prédite par Siméon. Cette prophétie, comme la douleur d'avoir perdu son Fils à la Présentation et les paroles qu'il lui a faites, "toutes ces choses la mère les conservait dans son coeur." (Luc, 2.52) La première fête de la Compassion, au vendredi de la semaine de la Passion, nous rappelle toute la pitié que ressent la Mère du Christ envers l'Eglise, envers nous, en sorte que sa part, elle aussi, s'étend à tous, la fin que s'était proposée son Fils étant aussi la sienne.

Et pourquoi, dans toute la liturgie cette Compassion s'appelle-t-elle douloureuse et non pas miséricordieuse? En effet, la pitié, elle aussi est une compassion, mais nous l'appelons

"miséricordieuse". Or, entre la douleur et la miséricorde ou pitié il y a une différence radicale.

La première est une tristesse provoquée par un mal infligé à notre propre personne; tandis que la miséricorde est une tristesse du coeur causée par la misère d'autrui. Et puisque nous sommes plus unis à nous-mêmes qu'aux autres, un mal personnel nous atteint plus immédiatement et plus intimement que le mal qui arrive au prochain.

Mais voilà qui soulève aussitôt une difficulté: comment peut-on jamais dire d'une compassion qu'elle est proprement douloureuse, puisque le fait de compatir suppose pluralité de personnes? La composition même du mot l'indique: compatir c'est souffrir avec autrui — "cum pati". Certes, mais il arrive que l'autre nous soit uni au point d'être en quelque sorte une partie de nous-mêmes. C'est bien le cas de l'enfant, qui est "quelque chose de ses parents". Pour cette raison, la misère de l'enfant est en même temps un mal infligé à la personne même des parents. (Voir Ila IIae, q. 30, a. 1, ad 2)

Or, en raison de son humanité le Christ est en sa Personne le Fils de Marie. Aussi le mal qu'il éprouve dans sa Passion est-il identique au mal qui afflige la personne même de sa Mère. C'est

donc en raison de la maternité divine que la
Compassion de la Vierge doit s'appeler douloureuse.

C'est dans la charité envers son Fils, charité
qui est dans la partie intellectuelle de l'âme,
dans la volonté, mais aussi dans cet amour qui
est dans la partie sensible et qui est liée à
un organe sensible, qu'elle a participé à sa
Passion. Et c'est tout cela que nous comprenons
sous le vocable de Coeur, de Coeur Douloureux,
ce Coeur dans lequel elle avait conservé "toutes
ces choses".

Et voici que notre croyance à l'Assomption
de Marie, dont nous savons depuis près de deux
ans qu'elle est de foi divine, nous apprend que
la dévotion envers ce Coeur a pour objet, non
seulement sa très grande charité, mais aussi,
matériellement, son Coeur de chair. Car c'est
en personne qu'elle est avec son Fils ressuscité
et monté au Ciel — concorporea comme le dit
encore la Constitution apostolique de l'Assomption.

4. En 1854, Pie IX, dans la Constitution apostolique
"Ineffabilis Deus", déclara de foi divine l'Imma-
culée Conception de Marie. Elle a donc été dans
l'instant même de sa conception et dans sa vie
toute entière, tota pulchra, parfaitement pure,
exempte de toute faute héréditaire ou personnelle.

Elle est par là-même, depuis toujours, très parfaitement assimilée à son Fils qui est l'innocence même. Le privilège et la perfection de cette pureté sont si grands dans la Sainte Vierge et si efficaces pour nous, que Dieu même nous les avait révélés.

5. La messe du 8 décembre nous parle uniquement de la gloire de l'Immaculée. Mais à la fête du Coeur très pur de Marie, le samedi après l'octave de la Fête-Dieu, l'Evangile est tiré de saint Luc, 2. 48-51: "En ce temps-là, la Mère de Jésus lui dit: Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous? Votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés (pater tuus et ego dolentes quarebamus te). Il leur répondit: Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père? Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Alors, il descendit avec eux et vint à Nazareth; et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces choses dans son coeur (in corde suo)."

On le voit, dans cette fête, l'objet c'est bien le Coeur Immaculé de Marie auquel le Souverain Pontife, Pie XII, a consacré le genre humain tout entier, mais c'est aussi un Coeur affligé, un Coeur Dououreux. Pourquoi son Coeur est-il

7. Le Saint Père, dans son Encyclique Mystici Corporis a montré combien l'Eglise tient à nous faire voir le rapport entre l'Immaculée Conception et la Compassion, afin que nous nous rendions mieux compte de la perfection de la Co-rédemptrice et de ce que nous lui devons.

"Ce fut elle, dit le S. P., qui....et de gloire."

"Si nous avons bien compris....à notre endroit." (Lettre à Mgr Pelletier, p. 4)

L'on voit dès lors combien était fondée la consécration au Coeur Dououreux et Immaculé, qu'avaient faite le Cardinal Mercier, le Cardinal Bourne, ainsi que plusieurs autres évêques de France et de Belgique, et pourquoi les Souverains Pontifes Pie X et Benoît XV ont pu confirmer les indulgences accordées à son invocation.

8. Un dernier point. Pourquoi mettre l'adjectif "Immaculé" avant celui de "Dououreux"? Il nous semble qu'autrement nous manquerions de mettre en évidence l'objet propre et l'intention de cette invocation.

Article sans titre . 5 pp. pour le L.T.P. (^{inédit}~~pas publié~~)

voir article dans Eccleria, mai 1952, pp. 3 à 8.

pour cela, il en fait toute l'histoire. Il s'agit d'un communiste authentique, d'un des hommes qui connaît le mieux la question. Or, à mon grand étonnement, dans ce volume de quatre cents pages, il n'y a pas un mot sur la religion.

Rien ni pour ni contre; rien pour approuver ou blâmer la persécution; il n'en parle pas; dans son conflit avec Staline et dans l'histoire de la révolution, il ne semble pas que le problème religieux attire son attention.

D'ailleurs, quand on se donne la peine de lire de façon assez suivie les écrits communistes, on voit bien que, pour eux, le problème de la civilisation, de la justice et de tout bien, tourne autour du conflit entre le capitalisme et le communisme. Le capitalisme est la source de toutes les corruptions et le problème, non seulement premier mais unique, c'est de l'anéantir.

Chaque fois qu'ils s'en prennent à l'Eglise, c'est pour lui reprocher d'être au service du capitalisme. Pourtant l'Eglise proteste; sans condamner le capitalisme de façon absolue, elle en a condamné les abus et elle repousse avec indignation l'accusation d'en être solidaire. Dès lors les communistes peuvent-ils être de bonne foi? Mettons-nous à leur place: leur objectif, le seul, est de détruire le capitalisme; ils ne veulent que cela; tout le reste y est subordonné. L'Eglise les condamne: c'est donc que l'Eglise est pour le capitalisme. Et comme, sans le condamner absolument, elle prétend ne pas être à son service, mais que, par ailleurs, elle condamne absolument ceux qui mènent la lutte contre le capitalisme, on doit donc voir en elle une alliée du capitalisme.

Au surplus, lorsqu'on leur reproche leur matérialisme, les communistes protestent qu'on dénature leur pensée. Ils ne font pas de méatphysique; le matérialisme de Marx consiste simplement à dire qu'il faut songer à donner du pain aux malheureux plutôt que de leur promettre le ciel à condition d'accepter de manquer de pain. En présence du malheur des classes laborieuses auxquelles le christianisme n'a pas porté remède, le communisme se dresse comme le représentant de l'aspiration à la justice et lutte pour construire un monde meilleur en faisant appel à toutes les plus hautes ressources d'abnégation qui sont en l'homme. C'est à cela que l'Eglise s'oppose. Pourquoi, si, vraiment, comme elle le prétend, elle aime les petits et les faibles? Puisque le capitalisme est la force qui maintient le genre humain dans le malheur et que le communisme est la seule force qui le menace, pourquoi s'opposerait-on au communisme, sinon pour défendre le capitalisme?(1)

(1) M. Jacques Leclercq, L'opposition des chrétiens et des communistes, dans la revue Ecclesia, Paris, no. 38, mai 1952, pp. 4-6.

9
Eglise condamne les abus du capitalisme, elle

rend mordicus le droit de propriété privée. Or,

ce n'est pas ~~simplement~~ ^{seulement} aux abus, mais au simple droit de propriété privé qu'en veut le communisme.

Il est particulièrement pénible de lire ces pages à un moment où une nombreuse faction de cet un seul pour cent de la population de Chine subit le martyre pour sa foi chrétienne, pour ne pas faire mention du pourcentage bien plus élevé de ceux qui subissent le martyre [lui aussi véritable] pour la justice simplement naturelle. Ironie du sort!. Le communiste enlève la vie au chrétien -- même à celui qui est allé en Chine donner du pain ^{grec} à la sueur de son front -- non pas en tant que ~~celui-ci~~ ^{chrétien} est un membre de l'Eglise du Christ, mais en tant qu'il paraît appartenir au camp des personnes dont le matérialisme de Marx dit simplement, qu'en "présence du malheur des classes laborieuses auxquelles le christianisme n'a pas porté remède", ~~qu'il~~ leur "faut songer à donner du pain aux malheureux plutôt que de leur promettre le ciel à condition d'accepter de manquer de pain". Le chrétien, de son côté, tout en croyant (sans doute avec le mérite que permet son ignorance) qu'il meurt pour sa foi, en réalité se fait immoler pour le maintien des abus du capitalisme. Sans doute pour nous convaincre du bien fondé de ses vues, M. Leclercq relève son exposé d'une anecdote personnelle. "Un jour, j'avais causé près de deux heures avec un étudiant communiste, président d'un cercle de faculté, et j'avais essayé de lui faire comprendre nos points de vue. Je me souviens encore du ton rêveur avec lequel il me dit en terminant: "Oui, en somme, je vois:

Guill. simp.

(peu simple)

avez des préoccupations religieuses, alors que
avons des préoccupations politiques⁶. C'était
ur lui une découverte." (2) C'est-à-dire: alors que
nous, communistes, nous voulons rabattre le tout aux di-
mensions d'une seule de ses parties -- à moins que cela!
puisque l'ordre politique doit être rempla-
cé par "de simples fonctions administratives" (3) au
moyen d'activités qui n'ont rien de politique, car "l'es-
sence de l'utilisation révolutionnaire consiste préci-
sément à renforcer le travail illégal"; (4) tandis que
vous autres, chrétiens, vous refusez de céder non seu-
lement le tout, mais encore les parties qui ^{d'après vous} font pour le
bien du tout. M. Leclercq paraît avoir manqué cette occa-
sion de faire une découverte.

Si ses vues et l'anecdote ^{citées devant} nous appren-
dre quelque chose, ^{ce serait que} ~~ce n'est pas en Belgique, les communistes,~~
pourtant après avoir montré leur vrai visage depuis pendant
la guerre, sont atrocement superficiels, incroyablement
ignorants des éléments de leur doctrine. ~~Aussi bien, Marx~~
~~lui-même n'a-t-il pas dit que "toute critique doit être pré-~~
~~cedée de la critique de la religion?"~~ Afin qu'ils sachent
au moins ce qu'ils devraient être, pour justifier leur nom, on
devrait leur recommander "Les grands textes du marxisme", Sur
la religion, Karl Marx, Friedrich Engels, choisis, traduits et
présentés par Lucien Henry, E.S.I., Paris, 1936; ainsi que
Lénine, dans le recueil Marx, Engels, Marxisme, Bibl., ~~marxiste~~

(2) Ibid., page 6.

(3) Lénine, L'état et la révolution, Editions Sociales, Paris, 1946, page 91.

(4) Staline, Les questions du léninisme, E.S.I., Paris, 1938, t. I, page 94.

et, du même auteur,

existe, no. 20, E.S.I., Paris, 1935; L'attitude du parti
ouvrier à l'égard de la religion, pp. 247-259; item, Religion,
dans "Little Lenin Library", vol. 7, Intern. Publishers, N.Y.,
1933. Il se peut fort bien qu'en Belgique les communistes ne
fassent "pas de métaphysique"; mais il se peut tout autant que
la Belgique ne soit pas ^{académiquement} la pompe paroissiale du communisme. M.
Staline -- il est vrai qu'il n'est pas belge, ni même trotskyste --
a risqué un autre avis, comme on peut voir dans l'Histoire du
parti communiste bolchévik de l'U.R.S.S., Moscou, 1939, au chapi-
tre IV, n. 2, pp. 98-125, les seules pages de ce volume qui aient
paru séparément sous sa propre signature. (5)

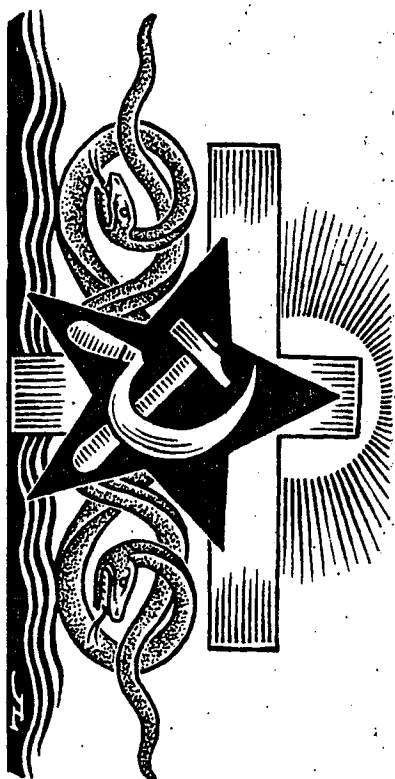
(5) Dialectical and Historical Materialism, Intern. Publ., N.Y., 1940.

DEUX REVUES AMIES se complètent

On a reproché souvent aux catholiques certaines rivalités, bien inutilement. Voici un cas où une lutte apparaîtrait encore plus vaine et plus dommageable : deux revues catholiques existent, de même format, animées des mêmes intentions, mais se proposant d'autres desseins. *Ecclesia* est un organe catholique de lecture à la fois distrayante et enrichissante, cherchant à donner du monde vivant de la chrétienté un tableau aussi varié et complet que possible. *Familial Digest* est, comme son nom l'indique, une revue destinée à la famille donnant, dans un esprit chrétien, des conseils pratiques pour la vie du foyer et l'éducation des enfants. Les deux revues sont donc parfaitement complémentaires. Un foyer catholique se doit de les avoir l'une et l'autre. Aussi, les responsables des deux organes déclarent-ils ici, conjointement, qu'ils entendent ne se concurrencer en rien, mais s'appuyer l'un l'autre pour travailler de concert à faire régner davantage, parmi ceux qui les lisent, la foi catholique et la charité du Christ.

Pour *Ecclesia* Daniel-Rops
Pour *Familial Digest* Abbé Gaston Courtois

Disons-mais, on peut souscrire des abonnements couplés à "ECCLESIA" et "FAMILIAL DIGEST" en bénéficiant d'une importante réduction sur les prix que coûteraient les abonnements séparés. Se reporter page 144 de la publicité.



L'OPPOSITION DES CHRÉTIENS ET DES COMMUNISTES

PAR JACQUES LECLERCQ

Jacques Leclercq, docteur en Droit et en Philosophie de l'Université de Louvain fondait, en 1926, la Cité Chrétienne et, en 1934, le Secrétariat d'Action Familiale. En 1930, il avait été nommé Aumônier général de la Jeunesse Universitaire Catholique. Il est depuis 1938 professeur à l'Université de Louvain, Président de l'Ecole des Sciences Politiques et Sociales de l'Université de cette ville, Président de la Conférence Internationale de Sociologie Religieuse et membre de la Société Belge de Sociologie et de la Société de Philosophie de Louvain. Le chanoine Leclercq est l'auteur d'un nombre considérable d'ouvrages qui en font l'un des premiers philosophes chrétiens de ce temps. Le texte qu'on va lire se retrouvera dans Penser chrétiennement notre temps que publie la Librairie Téqui dans la collection « Notre Monde ». Nous vitions en un temps où les fondements les plus inébranlables de la civilisation sont remis en question. Y aura-t-il encore place pour le Christ dans le monde de demain? N'est-ce pas la chrétienté qui s'estompée avec le renversement de l'esprit humain et l'Eglise n'est-elle pas déjà dépassée? Penser chrétiennement notre temps aide à répondre à de telles questions. L'auteur a réuni dans ce livre quelques essais de pleine actualité montrant à quel point les préceptes chrétiens offrent la profonde stabilité que le monde appelle, à quel point aussi ces préceptes peuvent affronter les événements, les vices et y surmonter, les dominer. Car l'esprit chrétien dépasse le retournelement des interférences humaines : l'homme qui le comprend ne sera jamais dépassé. Ce livre est celui d'un maître à penser. Il invite à la réflexion calme dans un monde de désarroi. Il aide à forger l'instrument de compréhension qu'il est de plus en plus urgent de posséder à l'heure où le monde risque de dépasser l'homme et où il n'y a d'autre solution que de faire de ce monde « Notre Monde ».

4 Le Congrès international de philosophie d'Amsterdam, en 1948, un vieux philosophe anglais disait : « Il y a ici 48 % de clergymen, autant de communistes et seulement 4 ou 5 % d'esprits libres. » Ce qu'il entendait par esprits libres étaient les esprits comme le sien.

Partout où les esprits s'affrontent, on a aujourd'hui l'impression de deux blocs, le communiste et le chrétien, ce dernier étant presque exclusivement catholique, parce que les protestants sont trop dispersés pour faire bloc. Ceux qu'on appelait autrefois rationalistes ou libres penseurs ne sont plus que des vestiges d'une race qui s'éteint. Le philosophe avait soixante-quinze ans.

Les deux blocs s'affrontent sur tous les terrains, aussi bien scientifique et philosophique que politique et social, en passant par la littérature. Mais il semble que, dans le bloc catholique, un plus grand nombre cherche à comprendre l'adversaire ; des catholiques qui se veulent et s'estiment d'avant-garde croient trouver dans le communisme des attitudes d'avenir, alors que les communistes paraissent unanimes à ne voir dans le catholicisme que des positions du passé. Certains catholiques, dès lors, jettent vers le communisme des regards empreints de sympathie, qui aboutissent parfois à une attitude générale de sympathie, ne parlant du communisme que pour y relever des traits avantageux. Et ceci s'explique parce que le communisme se présente comme une force neuve, inspirée des besoins de notre temps, tandis que si le catholicisme recèle des puissances de renouvellement,

on ne peut cependant le dire neuf.

Les communistes sont persuadés qu'ils représentent le mouvement actuel de l'histoire ; l'Eglise, en tout cas, ne peut représenter uniquement cela. Et les communistes sont convaincus qu'ils apportent au monde la civilisation nouvelle dont il a besoin, celle qui remplacera la civilisation chrétienne, la culture nouvelle qui remplacera la culture chrétienne. Emportés par leur enthousiasme de mouvement jeune, ils se préoccupent peu de chercher dans les formes anciennes de civilisation les éléments qui pourraient utilement être intégrés au monde nouveau qu'ils forgent. Tandis que les catholiques d'esprit ouvert se préoccupent de renouvellement, les communistes n'ont pas à y songer : ils sont le renouvellement ; une doctrine, un mouvement qui, dans sa forme actuelle du moins, n'a pas encore un demi-siècle d'âge, ne connaît pas le problème du renouvellement. Les chrétiens y songeaient-ils vers l'an 100 de notre ère ?

Ce qui s'écrit du communisme dans les milieux catholiques donne, en général, l'impression que l'objet premier du communisme est de détruire la religion. D'ailleurs, telle est bien la conception de la plupart des catholiques que je connais, et, spécialement, des membres du clergé. Lorsqu'on parle des victoires communistes en Chine, dans des publications catholiques, la question dont on se préoccupe est celle de l'attitude des communistes chinois à l'égard de l'Eglise en général, des missions en particulier. Je ne pense pas avoir lu nulle part l'observation que, les catholiques n'étant en Chine que 1 % de la population,

la question du catholicisme doit y occuper une place fort secondaire... aux yeux des 99 % restant.

Quelle place le christianisme et, en particulier, le catholicisme tiennent-ils exactement dans l'opinion communiste ? La question se pose pour moi, il y a plus de dix ans déjà, en lisant *La Révolution trahie* de Trotsky. Il s'agit d'un livre écrit par un des fondateurs de l'U.R.S.S., le principal collaborateur de Lénine, évincé par Staline. Il publie son livre pour démontrer que Staline a trahi la révolution et, pour cela, il en fait toute l'histoire. Il s'agit d'un communiste authentique, d'un des hommes qui connaissent mieux la question. Or, à mon grand étonnement, dans ce volume de quatre cents pages, il n'y a pas un mot sur la religion.

Rien ni pour ni contre ; rien pour approuver ou blâmer la persécution ; il n'en parle pas ; dans son conflit avec Staline et dans l'histoire de la révolution, il ne semble pas que le problème religieux attire son attention.

D'ailleurs, quand on se donne la peine de lire de façon assez suivie les écrits communistes, on voit bien que, pour eux, le problème de la civilisation, de la justice et de tout bien, tourne autour du conflit entre le capitalisme et le communisme. Le capitalisme est la source de toutes les corruptions, et le problème, non seulement premier mais unique, c'est de l'anéantir.

Chaque fois qu'ils s'en prennent à l'Eglise, c'est pour lui reprocher d'être au service du capitalisme. Pourtant l'Eglise proteste ; sans condamner le capitalisme de façon absolue, elle en a condamné les abus et elle repousse

avec indignation l'accusation d'en être solidaire. Dès lors les communistes peuvent-ils être de bonne foi ? Mettons-nous à leur place : leur objectif, le seul, est de détruire le capitalisme ; ils ne veulent que cela ; tout le reste y est subordonné. L'Eglise les condamne : c'est donc que l'Eglise est pour le capitalisme. Et comme, sans le condamner absolument, elle prétend ne pas être à son service, mais que, par ailleurs, elle condamne absolument ceux qui mènent la lutte contre le capitalisme, on doit donc voir en elle une alliée du capitalisme.

Au surplus, lorsqu'on leur reproche leur matérialisme, les communistes protestent qu'on dénature leur pensée. Ils ne font pas de métaphysique ; le matérialisme de Marx consiste simplement à dire qu'il faut songer à donner du pain aux malheureux plutôt que de leur promettre le ciel à condition d'accepter de manquer de pain. En présence du malheur des classes laborieuses auxquelles le christianisme n'a pas porté remède, le communisme se dresse comme le représentant de l'aspiration à la justice et lutte pour construire un monde meilleur en faisant appel à toutes les plus hautes ressources d'abnégation qui sont en l'homme. C'est à cela que l'Eglise s'oppose. Pourquoi, si, vraiment, comme elle le prétend, elle aime les petits et les faibles ? Puisque le capitalisme est la force qui maintient le genre humain dans le malheur et que le communisme est la seule force qui le menace, pourquoi s'opposerait-on au communisme, sinon pour défendre le capitalisme ? Tâchons de nous représenter l'état d'esprit du jeune commu-

niste élevé en dehors de toute influence religieuse ou n'ayant reçu que cette formation religieuse superficielle d'une grande partie de nos populations. Le problème religieux que nous connaissons n'existe pas pour lui ; il n'y a jamais songé ; il ne sait même pas qu'il existe. On lui a toujours dit que la religion est un simple moyen d'influence politique et, pour lui, d'ailleurs, il n'y a de problèmes que politiques. On dit d'habitude : économiques ; mais, en réalité, c'est de politique qu'il s'agit, car le problème concret immédiat est celui de la conquête de l'Etat. Arriver simplement à comprendre que la préoccupation religieuse ait de l'importance pour quelqu'un, qu'il y ait des

★

L'EXAMEN objectif des faits aboutit donc à constater que l'Eglise et le communisme se rencontrent de biais. Le problème qui domine tous les autres pour le catholique n'existe même pas aux yeux du communiste. De face, le communisme s'oppose au capitalisme ; il lui dispute le terrain qu'ils convoitent tous deux, celui des valeurs économique-politiques. Le communiste ne s'occupe de l'Eglise pour la combattre que dans la mesure où elle lui paraît une complice du capitalisme ; mais c'est au capitalisme qu'il en veut, une réalité redoutable, non à la religion qui n'est en elle-même qu'une bulle de savon.

Tout autre est l'esprit chrétien. L'objet du christianisme est centré sur Dieu ; le message du Christ est avant tout révélation de la paternité divine, impliquant

hommes doués de personnalité pour lesquels il existe un vrai problème de vie, de relations avec Dieu, pour lesquels la question de l'existence de Dieu pose un problème touchant la vie réelle, cela suppose déjà pour lui tout un retournement d'âme.

Un jour, j'avais causé près de deux heures avec un étudiant communiste, président d'un cercle de faculté, et j'avais essayé de lui faire comprendre nos points de vue. Je me souviens encore du ton réveur avec lequel il me dit en terminant : « Oui, en somme je vois : vous avez des préoccupations religieuses, alors que nous avons des préoccupations politiques. » C'était pour lui une découverte.

en Dieu un amour ineffable par lequel il veut sauver l'humanité ; et l'aspect positif de ce salut consiste à unir l'homme à Dieu par l'infusion en lui de la grâce portuse de l'amour divin qui transformera toutes les perspectives de vie. Dans la mesure où les hommes participent à l'amour divin, un esprit de fraternité se développera en eux, éliminant la lutte des convoitises, des orgueils et des égoïsmes, pour réaliser sur terre une cité de Dieu, dominée par l'amour et conduisant à la cité éternelle où l'amour s'épanouira dans l'unique amour répandu de Dieu à ses créatures.

Le problème chrétien est donc d'abord de la conversion des âmes au Christ, ensuite de la réalisation de la vie du Christ dans les hommes. Et c'est ici qu'apparaît la question sociale : le chrétien, dans la mesure où

il l'est intensément, est un assoiffé de justice et de charité.

Le problème chrétien est donc avant tout un problème de conversion des âmes ; le problème communiste, comme le problème capitaliste, un problème d'organisation économique-politique. Et quand on parle d'âmes, le mot a une résonance profondément personnelle ; il s'agit d'un problème qui se pose à chacun en particulier, dans l'intimité de son être, problème de rapports de l'homme avec Dieu ; tout le reste suit : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice ; le reste vous sera donné par surcroît. »

Il est vrai que le communisme se présente aussi comme une conception de vie personnelle ; que les communistes, spécialement dans les milieux intellectuels, prétendent viser à une culture de tout l'homme ; mais, chez eux, le problème est nettement second. Le problème premier est celui de la transformation économique-politique de la société, et c'est de cette transformation que le reste viendra.

La différence est donc telle qu'on ne se comprend pas d'un bord à l'autre. Quand nous parlons de conquérir les âmes, les communistes comprennent : s'emparer de l'Etat pour imposer un certain ordre économique-politique. Quand les communistes parlent d'établir un ordre humain nouveau, nous comprenons : convertir les âmes au matérialisme.

Lorsqu'on se rend compte de cette opposition de points de vue, il est facile de comprendre qu'on ne puisse être communiste et chrétien ; l'échelle des valeurs est toute différente ; et si le Saint-Siège a dû intervenir pour

prendre des mesures disciplinaires contre les catholiques qui se font communistes, cette intervention jette un jour douloureux sur l'inconscience de beaucoup de catholiques à l'égard des fondements mêmes de leur foi. Pour un chrétien conscient de la portée du christianisme, il est inconcevable que la question de l'ordre économique-politique soit la première, que tout problème doive se résoudre en fonction de celle-ci et qu'il soit pernicieux de tenir compte d'autre chose. D'ailleurs, en fait, dans les conditions actuelles, il est clair que le communisme considère le christianisme comme une force destructive de ce qu'il considère comme les plus hautes valeurs de l'homme, et qu'il le combat partout où il le rencontre.

Cela changera-t-il un jour ? Nous n'en savons rien ; le communisme est une réalité mouvante. Nous ne savons même pas combien de temps il durera encore. En tout cas, il n'a pas les promesses d'éternité que possède l'Eglise et, en vertu même de la dialectique de l'histoire qui lui sert de philosophie, il doit disparaître pour laisser la place à d'autres formes... Le plan sur lequel nous avons à envisager le communisme est celui de l'actuel, et, sur ce plan-là, il est clair que la collaboration des catholiques et des communistes est impossible, qu'il est encore plus impossible que des catholiques deviennent purement et simplement communistes.

Mais ceci ne justifie pas l'excès inverse, car il y en a un. Des catholiques désireux de manifester la pureté et l'intensité de leur zèle me disent parfois : « Pour moi, le premier problème

est la lutte contre le communisme. » Non, le premier problème n'est pas de lutter contre qui que ce soit, mais de travailler à l'édification du royaume de Dieu ; le premier problème est de former des chrétiens animés de l'esprit du Christ ; et que, partout, en présence de tous les abus, les chrétiens réagissent en chrétiens, cherchant les solutions qu'inspire l'esprit du Christ.

Et je songe à cette autre formule que je trouve assez souvent dans des publications catholiques, que « le problème du monde de demain est de savoir s'il sera communiste ou chrétien ». C'est encore accepter que le christianisme se présente sur le même plan que le communisme. Le monde de demain ne peut pas être chrétien comme il peut être communiste. Pourquoi ? Parce que le christianisme se répand par la conversion des âmes et que les âmes se convertissent une à une. On dit que les catholiques sont quatre cents millions sur plus de deux milliards d'hommes ; et, statistiquement, on appelle catholiques les baptisés. Dans ce sens, il y a presque quarante millions de catholiques en France ! Mais on sait bien que si on prend catholique dans le sens le plus strict de celui qui est attaché à l'Eglise et prêt à sacrifier quelque chose pour elle, les catholiques sont peut-être cent millions ou moins encore. Le problème concret de l'accroissement de l'Eglise est d'augmenter le nombre de ces chrétiens agissants et d'intensifier leur esprit chrétien. On peut ambitionner qu'ils soient cent vingt-cinq ou cent cinquante millions dans une génération ou deux ; mais la conversion du genre

humain et la pénétration de toute la vie humaine, collective aussi bien qu'individuelle, par la pensée chrétienne est un problème dont la solution ne peut être envisagée dans un avenir prévisible. Tandis que l'édification d'un monde communiste rentre dans les réalités prévisibles.

Le communisme cherche à s'emparer de l'Etat et ensuite à organiser la société selon ses principes par la force. Il peut s'emparer d'un Etat, puis d'un autre. En théorie, on conçoit qu'il gagne ainsi toute l'humanité. Sur ce plan, il s'oppose au capitalisme parlementaire ; et il est exact de dire, de ce point de vue, que le problème du monde de demain peut être de savoir s'il sera capitaliste ou communiste ; ou encore s'il ne sera pas dans la ligne d'une troisième tendance qui cherche à éliminer le capitalisme sans tomber dans le communisme, comme on le voit en Angleterre et dans les pays scandinaves.

Mais, en ce qui nous concerne, le problème premier, sur ce plan, est de purifier l'Eglise, de la libérer des formes temporelles auxquelles trop de chrétiens la lient. On sait que les objections les plus courantes contre l'Eglise ne portent pas sur la divinité du Christ ou sur l'institution de l'Eglise par le Christ, encore moins sur la doctrine trinitaire ou sur celle de la grâce. Ce qu'on reproche surtout à l'Eglise, c'est le « bruit d'argent autour de l'autel », c'est que les prêtres sont trop attachés à l'argent, ou que l'Eglise est toujours avec les riches. Si cela est vrai, c'est une corruption ; si ce sont de fausses apparences, il faut les dissiper ; et on ne les dissipera pas par des proclamations.



Présentation d'un livre

LES LARMES DE DIEU

ROMAN PAR ERIK VON KUHNELT-LEDDIHN

Un extraordinaire roman va paraître aux éditions des Deux Rives, traduit par R. Defez et B. Metzger. C'est un roman d'anticipation où l'auteur imagine ce que pourrait être la vie dans un univers dominé par la loi implacable du matérialisme triomphant. Cet ouvrage, terrible par bien des côtés, ne s'adresse pas à tous les lecteurs et nous tenons à spécifier que nous ne le recommandons qu'aux adultes très avertis. Mais de ceux-là, il mérite d'être lu.

L'avis de Gabriel Marcel

Il me semble que *Les Larmes de Dieu* devraient connaître ici et en maints autres pays un succès retentissant. Cet ouvrage, en effet, ne risque guère de se heurter à l'espèce de refus que le public, au moins en France, a opposé au chef-d'œuvre de George Orwell : 1984. Il est indubitable que celui-ci a heurté par son excès de rigueur, par ce qu'il y a en lui d'implacable : car dans le monde que nous présente Orwell, et dont nous constatons déjà, hélas ! autour de nous bien plus que des prodromes, on ne dis-

cerne aucune brèche par où l'espérance pourrait passer. Je crois bien d'ailleurs que l'écrivain anglais n'était pas chrétien, et tout donne à supposer qu'il est mort désespéré. Il en va tout autrement de l'Atrichien Erik von Kuhnelt-Leddihn, l'auteur des *Larmes de Dieu*, qui est, lui, un chrétien fervent. Dans l'édition allemande, le livre était intitulé *Moscou 1997* : cela a été, je crois, une heureuse inspiration de rejeter ce titre qui évoquait beaucoup trop directement le livre d'Orwell (bien qu'en fait le roman

La comparaison ^{de la Vierge Marie} de la Vierge Marie

① Ce texte ressemble beaucoup à :

la prophétie de Simeon et la conception de la Vierge Marie
mais le sujet est traité + longuement par
eux deux. SR
en 15.

2^e partie (pp 8 et ss.)
sembleable mais différente.

longue analyse d'un texte de S. Bernard.

LA COMPASSION DOULOUREUSE DE LA VIERGE MERE

Pour entrevoir jusqu'à quel point la Bienheureuse Vierge a participé d'une manière parfaitement unique à la passion du Christ, il peut être utile de rappeler certaines notions et de la philosophie morale, distinctions d'ailleurs fort élémentaires. Nous allons y recourir en vue de répondre à la question très simple que voici : la compassion de la Mère de Dieu est-elle caractérisée par la douleur ou par la miséricorde ? Nous croyons que la réponse à cette question est une partie intégrante de la doctrine de la corédemption.

Comme les termes de "figure" et d'"animal", celui de "compassion" est générique. Tout triangle est une figure, mais toute figure n'est pas un triangle, ni tout animal, irraisonnable. De même la pitié, ou miséricorde, est une compassion véritable - alienae miseriae quaedam in nostro corde compassio dit S. Augustin -, mais toute compassion n'est pas miséricordeuse. Il y a aussi la compassion dite 'douloureuse', qui est tout à fait distincte de la pitié.

Quelle différence y a-t-il entre la douleur ou tristesse, et la miséricorde ? L'objet propre de la douleur, c'est le mal infligé à notre propre personne : dolor et tristitia de malo proprio. A parler absolument, la tristesse ne peut en avoir d'autre objet; elle n'a pas d'espèces proprement dites : elle n'est pas un genre qui contient intrinsèquement et virtuellement les différences. Et pourtant, nous parlons de genre et d'espèces à propos de la douleur ou tristesse : c'est que nous pouvons la reporter à un objet extrinsèque, à une cause extérieure, pour former ainsi une manière de genre. Le mal d'autrui - par opposition au mal qui touche directement notre personne à nous - peut nous attrister. C'est alors que nous parlons de miséricorde, laquelle est une tristesse produite en nous par un mal infligé à autrui - tristitia de malo alieno (1). D'où vient donc qu'elle

1) - S. Thomas, Summa theol., I-II, q. 35, a. 8.

puisse néanmoins parler de douleur ou tristesse comme étant un certain genre où gît son unité ? On en trouve la raison en ceci que dans la miséricorde le mal d'autrui est considéré comme étant un mal infligé à notre propre personne : in quantum tamen [malum alienum] aestimatur ut proprium (1)

Marquons-le bien : par opposition à la douleur entendue au sens propre, la miséricorde - comme la justice - se rapporte à autrui; elle ne peut s'étendre à nous-mêmes qu'en un sens figuré. Mais voilà qui paraît exclure d'avance la distinction que nous avons posée au début. La compassion est celle d'une personne pour la personne d'autrui : compatir, n'est-ce pas souffrir à cause d'un mal d'autrui, considéré comme un mal personnel ? Nous l'avons vu, c'est la définition même de la miséricorde. Dès lors la compassion de la Mère de Dieu dans la Passion du Fils était apparemment de la pitié. Pourtant, la liturgie des deux fêtes qui ont pour objet la compassion de la Vierge (celle du vendredi de la passion, et celle du 15 septembre), emploie sans cesse le nom de "douleur". C'est la mater dolorosa, qui est debout au pied de la croix. Ne faut-il pas l'entendre au sens le plus restreint, qui est aussi le sens courant.

Sans exclure la miséricorde, nous répondons que la compassion de la Mère du Sauveur est proprement douloureuse, qu'elle a pour objet un mal très personnel. Nous trouvons le fondement de cette doctrine chez saint Thomas, dans la question de la miséricorde (2). Mais le Docteur Commun nous reporte d'abord à la Rhétorique d'Aristote, au chapitre 8 du livre II : "Les personnes que l'en prend

(1) - Mais il arrive aussi que l'on souffre du bien d'autrui; la tristesse de l'envieux a une cause deux fois extérieure : elle est causée par autrui, et encore par le bien d'autrui, mais en tant que ce bien d'autrui est considéré comme un mal personnel - inquantum bonum [alienum] aestimatur ut proprium malum. C'est par l'envie du diable que la mort est venue dans le monde. Sagesse ii. 24 C'est le bien de l'homme qui l'affectait comme un mal pour sa personne de réprouvé.

(2) - S. Thomas, Summa theol., II-II, q. 30, a. 1.

en pitié sont les gens de notre connaissance, si les liens qui nous unissent à eux ne sont pas très étroits; car dans ce dernier cas, notre disposition est la même que si nous devions pâtir nous-mêmes; c'est pourquoi Amasis, dit-on, ne pleura pas sur son fils qu'on conduisait à la mort, mais sur son ami qui lui demandait l'aumône; le cas de l'ami était pitoyable; celui du fils, horrible : l'horrible est différent du pitoyable; il exclut même la pitié..."

Voici maintenant la paraphrase qu'en a fait Saint Thomas : "La miséricorde, c'est-à-dire la compassion que l'on éprouve pour le malheur de son semblable, se rapporte, à proprement parler, à autrui; et, de même que la justice, elle, ne se rapporte à nous-mêmes que par une certaine ressemblance, selon que le même homme est considéré sous différents rapports, ainsi que le dit Aristote dans son Ethique (1). C'est dans ce sens qu'il est écrit, Eccli., XXX, 24 : Ayez pitié de votre âme en vous rendant agréable à Dieu. De même donc que, si nous souffrons d'un mal cruel, ce n'est pas, à proprement parler, de la miséricorde que nous éprouvons envers nous-mêmes, mais de la douleur (dolor); de même, quand nous voyons dans le malheur des personnes qui nous sont unies au point d'être, en quelque sorte, une partie de nous-mêmes, comme nos enfants ou nos parents, ce n'est pas de la miséricorde qu'elles excitent en nous (non miseremur, sed dolemus); nous souffrons de leurs maux, comme de blessures infligées à notre propre personne" (2). Notons-le bien : l'objet de cette douleur n'est pas un mal infligé à autrui, "considéré comme" un mal personnel. Le mal infligé à l'enfant est un mal infligé à la personne même des parents.

(1) - Livre Y, chap. 11, 1138 b 5.

(2) - S. Thomas, Summa Theol., II-II, q. 30, a. 1 ad 2.

Alors qu'on conduisait son fils à la mort, Amasis ne pouvait pas verser des larmes de pitié; de même qu'il n'aurait pas pleuré si lui-même avait été conduit à la mort. Le lien entre les parents et leurs enfants est à ce point enraciné dans la nature que même les damnés, en enfer, ne peuvent souhaiter leur propre sort à ceux auxquels ils sont intimement liés par le sang, ni ne sauraient être indifférents au mal qui peut leur échoir. C'est pourquoi l'homme riche dans l'enfer, étant sans nul espoir pour sa propre personne, priait Abraham d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, - car j'ai cinq frères - pour leur attester ces choses de peur qu'ils ne viennent, eux aussi, dans ce lieu de tourments (Luc, xvi. 27). On ne devrait donc pas traiter à la légère ce fait que l'enfant est "quelque chose des parents". C'est le fondement même du droit naturel des parents sur l'enfant (1). Il est vrai que l'enfant, parvenu à la maturité, finit par s'appartenir dans l'ordre moral, mais les relations physiques demeurent et les parents ne cessent d'être parents : ils sont toujours principes physiques de son être et l'original dont l'enfant est l'image naturelle, ou les parents expriment physiquement leur propre nature.

La femme cananéenne fait preuve de cette manière d'identité, en criant : Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma fille est cruellement tourmentée par le démon (Matth. xv. 22). Bossuet, dans son sermon pour la fête de la Compassion de la Sainte Vierge (2), cite de saint Basile de Séleucie le passage que voici : "Je suis tourmentée en sa personne : In illa vim patior; si elle pâtit, j'en sens la douleur : ejus est passio, mens vero dolor; le démon la frappe, et la nature me frappe moi-même : hanc dæmon, me natura vexat; tous les coups tombent sur mon cœur, et les traits de la fureur de Satan passent par elle jusque sur mon âme : et ictus quod infligit, per illam ad me usque pervadunt."

-
- (1) - S. Thomas, Summa theol., II-II, q. 10, a. 12; III, q. 68, a. 10.
Cf. Pie XI, Divini illius Magistri, 31 déc. 1929, in AAS 22 (1930) 59.
(2) - Oratio 20, In Chananaeam, P.G., t. 85, col. 245-253.

Appliquons maintenant cette doctrine à la Compassion de la Vierge. En tant que Fils de Marie, le Sauveur est aliquid matris - "quelque chose", quasi pars, de la Mère, dont il est né selon son humanité. Par conséquent, la passion du Christ affecte la Mère, non pas simplement comme s'il s'agissait d'un mal infligé à autrui, mais "considéré" comme un mal personnel; la passion du Fils est en même temps un mal affectant la personne de Marie dans sa nature de Mère. C'est en vertu de sa maternité, de son lien physique de génératrice au Verbe Incarné, que le mal infligé à Dieu en raison de son humanité, peut affecter la créature comme un mal personnel. La passion du Sauveur était pour la Sainte Vierge elle-même une passion douloureuse. C'est donc en un sens très rigoureux qu'elle est Mère des douleurs, et que son cœur est un Cœur douloureux. Voilà ce qu'implique la parole Stabat 'mater' juxta crucem. Le même glaive atteint le Christ et transperce l'âme de la Vierge. C'est à Marie, sa mère que Siméon prophétisait : vous-même, un glaive transpercera votre âme (Luc, ii, 35). On ne peut concevoir d'union naturelle plus intime au Fils de Dieu dans sa passion rédemptrice.

Tout comme sa maternité, la compassion de la Vierge est absolument unique. Elle seule, l'unique principe géniteur dans la procession temporelle du Fils de Dieu, peut "souffrir la souffrance du Christ"; les autres personnes, à cet égard, ne peuvent avoir que de la pitié. On voit par là combien formelles sont les paroles de la liturgie. Tout le long des deux offices de la Compassion, l'Eglise appuie sans cesse sur les relations de maternité et de filiation. "Ecce Regina Martyrum, quae genuit Regem... Angustia possedit me sicut angustia parturientis... Recolamus cum lacrimis tristitiam Genitricis, gratiam potentes Geniti...". Les mêmes termes reviennent toujours : Parens, Partus, Filius, Proles, Materna viscera, Maesta Mater, etc.

Dans cette compassion douloureuse, la Mère de Dieu est seule. "A qui te comparerai-je, ou à qui t'assimilerai-je, fille de Jérusalem ? à qui t'égalrai-je pour te consoler, vierge, fille de Sion ? car ta douleur est grande comme la mer, qui t'apportera du remède ?" (1)

La Divinité ne peut pâtir; aucune autre personne créée n'est assez proche de ce Fils pour éprouver sa passion comme un mal personnel. La Vierge-Mère est si intimement et entièrement unie au Fils dans sa passion qu'il n'est même pas besoin de la nommer dans aucun des cinq mystères douloureux.

Certes, on ne peut s'en tenir au seul lien naturel de la Mère au Fils. L'union de grâce est incomparablement plus intime, puisqu'elle trouve son archétype dans l'union des Personnes divines, comme le Christ l'a enseigné dans sa prière sacerdotale. Père saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un, comme nous ... pour que tous ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous - pour que, eux aussi, ils soient un en nous ... Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé (Jean, xvi, 11, 20, 22). Or, l'union de grâce entre la Vierge Immaculée et l'Auteur de toute grâce est la plus parfaite qui soit. Mais il convient de marquer que tous les privilèges et toutes les grâces de Marie ont sa maternité divine pour fondement - Deiparam fuisse omnium divinarum gratiarum sedem (2). Pie XII vient de le rappeler, à propos de l'Immaculée Conception : "Au surplus, ce privilège

-
- (1) - Fête des Sept douleurs de la B.V.M., I^{re} nocturne, leçon 2.
 (2) - Pie IX, Ineffabilis Deus.

unique, accordé à nul autre, elle l'obtint de Dieu au titre de son élévation à la dignité de Mère de Dieu. ... Bien plus, de cette mission sublime de Mère de Dieu semblent découler, comme d'une source cachée et très pure, tous les privilèges et toutes les grâces qui ornent son âme et sa vie à un titre suréminent." (1)

C'est dire que l'union surnaturelle entre la Mater divinae gratiae et l'Auteur de toute grâce, s'enracine dans l'union naturelle de maternité, qu'elle présuppose et perfectionne au delà de toute mesure de la nature. Par sa grâce préservatrice la Mère de Dieu était d'autant plus un avec son Fils dans la passion rédemptrice. Car en vertu de son Immaculée Conception, Marie avait toujours été d'une innocence telle qu'on ne peut en concevoir de plus parfaite dans une pure créature. "Ce fut elle - dit le Saint-Père dans l'Encyclique Mystici Corporis - qui, exempte de toute faute personnelle ou héréditaire, toujours très étroitement unie à son Fils, l'a offert sur le Golgotha au Père Eternel..."

Du reste, encore que les privilèges de Marie l'élèvent, en dignité personnelle, très au-dessus de l'ensemble des autres créatures, néanmoins ces privilèges, comme la dignité même de l'Incarnation, sont ordonnés à la manifestation de la gloire divine par voie de miséricorde et de justice. En effet, la maternité divine, haussée et ornée par la plénitude de grâce, est en même temps ordonnée à une association au nouvel Adam dans sa passion rédemptrice, comme une aide semblable à lui (Gen. ii. 18). C'est en vertu de son Immaculée Conception que le cœur de la Vierge correspond si dignement à celui du Sauveur, et qu'une personne créée participa d'une façon on ne peut plus intime et entière à l'immolation du Fils de Dieu.

(1) - Fulgens Corona.

La Compassion fut douloureuse parce que la Vierge est la Mère de ce Fils. Comment la parfaite innocence de son coeur permit-elle à la nouvelle Eve d'être une aide semblable au nouvel Adam ? La douleur, dit saint Thomas, croit en l'innocent en raison de son innocence, pour autant qu'il saisit que la peine qui la provoque est la plus imméritée. Aussi ne pas compatir à la peine d'innocent est-il plus répréhensible, selon le mot d'Isaïe : Le juste périt et personne ne le prend à coeur." (1).

Le Christ est assimilé à Marie en tant qu'elle est son principe géniteur quant à l'humanité; la Vierge est assimilée au nouvel Adam par l'innocence de son coeur. Voilà pourquoi elle peut compâtrer à la peine du Sauveur comme nul autre. Personne ne peut connaître comme elle l'innocence de son Fils, ni comprendre à ce point la distance infinie qui éloigne le pécheur de Dieu. Nul ne saurait entendre comme elle le cri de la victime innocente chargée des péchés de tous : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? - Voilà qui permet d'entrevoir le lien intime entre le Coeur douloureux et le Coeur immaculé de la Vierge Marie.

La prophétie de Siméon marque l'unité de la Passion et de la Compassion. "Bienheureuse Mère, dit saint Bernard, un glaive a vraiment percé votre âme, car ce n'est qu'en passant par elle qu'il a pu pénétrer la chair de votre Fils. Et même quand ce Jésus, qui est votre, eut rendu l'esprit, la lance cruelle n'atteignit pas son âme, c'est votre âme qu'elle traversa; l'âme de Jésus n'était déjà plus là, mais la vôtre ne pouvait s'en détacher. La véhémence de la douleur a donc transpercé votre âme, et ce n'est pas sans raison que nous vous proclamons plus que martyre, puisque le sentiment de la compassion a surpassé en vous toutes les souffrances que peut endurer le

(1) - IIIIa Pars, q. 46, a. 6, ad 5.

corps. Ne fut-elle pas pour vous plus qu'un glaive, cette parole qui traversa réellement votre âme et atteignit jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit [Hébr. iv. 12] : 'Femme, voilà votre fils' ! Quel échange ! Jean vous est donné à la place de Jésus, le serviteur au lieu du Seigneur, le disciple au lieu du Maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, un homme rien qu'homme à la place du vrai Dieu ! A cette parole, comment votre âme si aimante n'aurait-elle pas été transpercée, quand à son seul souvenir nos coeurs de pierre et de fer se fendent." (1).

Trois choses sont à noter en marge de ce passage du Sermon pour l'octave de l'Assomption. Premièrement : Jésus avait déjà rendu l'esprit lorsqu'un des soldats lui transperça le côté avec sa lance. C'est dire que la lance ne transperça pas le Christ-homme, mais seulement le corps dont l'âme était séparée; mais elle transperça l'âme de la nouvelle Eve qui seule en éprouvait toute la douleur. Marie, dans son âme, tenait lieu de l'âme du Fils. La même lance transperça à la fois le seul corps du nouvel Adam, et l'âme seule de la Vierge. Or il faut noter que le Fils de Marie, l'Epoux de la nouvelle Eve, était toujours là, puisque son corps, bien ^{qu'il} que séparé de l'âme, restait uni à la divinité. Puisque le corps doit son caractère humain à l'union actuelle de l'âme, le corps transpercé ne fut humain qu'en un sens équivoque, mais il n'en était pas moins vraiment le corps de la Personne du Fils; tandis que dans le cas de tout autre homme, le corps mort n'est strictement le corps de personne. Car la réalité de la personne purement humaine dépend, comme la vérité de sa nature, de l'union actuelle de l'âme et du corps. Encore qu'inanimé, ce fut donc vraiment le corps du Fils de Marie, que la lance transperça. Voilà en même temps un signe très certain que la passion rédemptrice s'est complétée dans la personne de Marie, pendant que le nouvel Adam ne pouvait plus souffrir ni dans son âme ni dans son corps.

(1) - La fête des Sept douleurs de la B. V. M., 2^e nocturne.

Deuxièmement : saint Bernard, comme saint Ambroise l'avait fait avant lui, réfère le glaive de la prophétie de Siméon à un enseignement de l'Épître aux Hébreux : Car elle est vivante la parole de Dieu; elle est efficace, plus acérée qu'aucune épée à deux tranchants; si pénétrante qu'elle va jusqu'à séparer l'âme et l'esprit, les jointures et les moelles; elle démele les sentiments et les pensées du cœur [iv. 12]. Or, dans son commentaire sur ce verset saint Thomas explique que cette 'parole' s'entend de la Personne du Verbe, et quant à sa divinité et quant à sa nature humaine; elle signifie encore toutes les paroles, c'est-à-dire toutes les choses que le Verbe a faites - Il a parlé, et les choses ont été faites [Ps. xxx. 9]. Or, si le glaive de la prophétie de Siméon peut s'entendre du Verbe de Dieu, de quelle manière le Christ a-t-il été le glaive de sa propre Passion ?

Le 'Verbe' de l'Épître aux Hébreux se vérifie d'abord du Christ dans sa divinité. Car là le Fils de Dieu est pure expression de ce qui est en Dieu le Père, mais il est aussi expression et cause des créatures. Le Verbe, Sagesse engendrée du Père, réfère aux créatures comme l'art du constructeur se rapporte à la maison qu'il a faite. Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe [Jean, i. 3]. Or, la rédemption des hommes par voie d'Incarnation est parmi toutes les œuvres de Dieu la principale - et même les anges sont soumis à l'autorité du Christ. Car le Fils n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu; mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la condition d'esclave...; il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse, à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est Seigneur (Philipp. ii. 6-11).

Le Christ est le glaive de sa passion en tant que, dans sa nature humaine, il était la cause indirecte de sa mort. C'est ce que saint Thomas explique en réponse à la question : Le Christ fut-il mis à mort par ses bourreaux ou de lui-même ? On peut, en effet, être la cause d'un effet indirectement, en n'empêchant pas cet effet, quand on

le peut : par exemple, on dira de quelqu'un qu'il en mouille un autre, parce qu'il ne ferme pas la fenêtre par laquelle entre la pluie. En ce sens, le Christ lui-même a été cause de sa passion et de sa mort. Il pouvait, en effet, les empêcher : tout d'abord parce qu'il était capable de réprimer ses adversaires de telle façon qu'ils ne voulussent pas ou ne pussent pas le mettre à mort; en second lieu, parce que son esprit avait le pouvoir de garder la nature de sa chair de telle sorte qu'aucune blessure ne pût l'abattre, car l'âme du Christ était unie au Verbe de Dieu dans l'unité de la même personne, ainsi que le remarque S. Augustin. Etant donné que l'âme du Christ n'a point repoussé de son propre corps les coups qui lui étaient portés, mais a voulu que son corps succombât sous ces coups, on peut dire que le Christ a déposé sa vie ou est mort volontairement."

Troisièmement : saint Bernard demandait : "Ne fut-elle pas pour vous plus qu'un glaive, cette parole qui traversa réellement votre âme : Femme, voilà votre fils ?" Lisons le contexte de cette parole, en saint Jean : Jésus, ayant vu sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils." Ensuite il dit au disciple : "Voilà votre mère." Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui. Après cela, Jésus sachant que tout était maintenant consommé... (Jean, xix, 26-28). D'où vient que le Christ puisse dire "Femme, voilà votre fils", et la déclarer mère de ce fils ? Ne fait-il pas voir, dans ces paroles proférées par la Personne même du Verbe de Dieu au terme même de sa passion, la révélation, la proclamation solennelle du fait que "celle qui corporellement était la mère de notre Chef, devint spirituellement la mère de tous ses membres, par un nouveau titre de souffrances et de gloire" ? Car "ce fut elle qui, exempte de toute faute personnelle ou héréditaire, toujours très étroitement unie à son Fils, le présenta sur la Golgotha au Père Éternel, en y joignant l'holocauste de ses droits et de son amour de mère, comme une nouvelle Eve, pour tous les fils d'Adam qui porte la souillure du péché originel..." (1).

(1) - Pie XII, Mystici Corporis.

La doctrine de la corédemption ne veut pas dire autre chose : Mère du Chef du Corps mystique, nouvelle Eve, Vierge immaculée, une aide semblable à lui, elle était à ce point unie au Sauveur, qu'elle devint spirituellement principe géniteur de tous ses membres, les faisant naître à la vie de Dieu.